

Journée du 4 mars : la gestion de crise **Comment défendre des valeurs dans une situation de crise ?**

Etude de cas : Jean Moulin, préfet à Chartres.

Etudier une biographie est difficile. C'est souvent l'œuvre de la maturité (Jean-Pierre Azéma). Difficile de travailler sur un personnage pour comprendre un contexte plus global. Mais les dangers qui attendent l'historien qui étudie un personnage sont nombreux : Celui du déterminisme. Par exemple l'éducation de Jean Moulin, son activité de Préfet ne le détermine pas à être résistant. Téléologie : ne retenir de la vie de Jean Moulin que les actes qui annoncent la suite. Le danger de l'hagiographie.

Il nous faut donc éviter à propos de Jean Moulin à Chartres ces écueils.

Jean Moulin prend son poste en Eure et Loir le 21 février 1939. Ce n'est pas un novice. Il a déjà rang de préfet à Rodez et n'oublions pas qu'il a eu des responsabilités dans les cabinets ministériels de Pierre Cot. Il a aussi derrière lui plus de vingt années de carrière administrative. Plus jeune sous préfet de France, puis plus jeune préfet, Jean Moulin est désormais à un âge mur : il a presque 40 ans.

Il prend donc ses fonctions dans un département rural ce qui ne le change guère de l'Aveyron. En septembre la guerre éclate et Jean Moulin demande son incorporation. Il souhaite s'engager. Il n'a pas connu le baptême du feu durant la 1^{er} guerre mondiale. Mais le ministre de l'Intérieur Albert Sarraut refuse que Jean Moulin parte au combat, il doit rejoindre son département au plus vite.

Jusqu'à la grande offensive de mai 1940 les difficultés restent gérables mais c'est après que les choses se compliquent.

Des centaines de milliers de personnes vont désormais traverser le département : c'est l'exode. Il faut trouver des hébergements et du ravitaillement. La situation se dégrade au mois de juin avec le départ des Parisiens. Le 14 juin c'est pire : le Gouvernement a donné ordre d'effectuer un repli sur le Sud pour les affectés spéciaux. C'est la fuite des employés de la préfecture, des élus et employés de mairie. Il ne peut plus communiquer avec Paris. La panique aidant le personnel et les habitants de la ville fuient.

Mais comme l'exige son poste, le Préfet doit porter secours aux victimes des bombardements.. Mais il y a une pénurie de moyens : les pompiers, les services sanitaires ont embarqué leur matériel. Il n'y a plus ni téléphone, ni électricité, ni gaz, ni radio. Il ne reste que 700 à 800 habitants dans une ville qui en comptait autour de 23 000. Les réfugiés affluent de plus en plus : plus d'un million ?

Jean Moulin est aidé dans sa tâche par un dentiste militaire, de l'unique conseiller municipal resté encore en poste (Pierre Besnard), de l'ancien maire (Maurice Vidon), du vicaire-général, et de l'évêque. Il faut faire face aux pillages et soigner les blessés.

A l'aube du 17 juin, des Allemands de la 8^e division d'infanterie arrivent à la préfecture de Chartres. Il est debout sur le perron de la préfecture et attend.

La suite Jean Moulin l'a racontera lui-même dans son journal intime *Premier combat*.

Il est emmené par les services de l'armée allemande qui le somment de signer un document accusant des troupes sénégalaises d'avoir organisé des massacres de femmes et d'enfants. Malgré la pression, puis très vite les coups, Jean Moulin refuse de signer cet acte infamant. Il est conduit à La Taye, petite commune non loin de Chartres, et jeté dans un hangar où s'amoncellent de nombreux cadavres. Devant l'obstination du Préfet d'Eure et Loir, les Allemands décident de l'enfermer dans la loge du concierge de l'hôpital civil de

Chartres en compagnie d'un soldat sénégalais. Dans la nuit, Jean Moulin décide de mettre fin à ses jours pour éviter de plier face à la torture. Il ramasse alors un morceau de verre et se tranche la gorge. Au petit matin, le soldat chargé de venir chercher Jean Moulin trouve le préfet debout mais en sang. Il est hospitalisé. Sa convalescence dure alors plusieurs semaines. Jean Moulin est quelques mois plus tard révoqué par le régime de Vichy.

Cette autorité dans la gestion de la crise et son premier acte de sacrifice va avoir des conséquences essentielles pour la suite de l'histoire de Jean Moulin.

C'est dans cette adversité que Jean Moulin a montré ses capacités à gérer des situations de crise : ici la guerre et l'occupation. Mais il y a plus.

Ce premier acte de résistance, connu très vite dans le département mais aussi par les autorités de Vichy, confère à Jean Moulin un certain prestige, puis une grande légitimité quand il entre en résistance : celle du sang versé.

En novembre avant son départ de Chartres, Jean Moulin s'est fabriqué une vraie fausse identité : il est désormais Joseph Mercier et c'est sous ce nom qu'il décide d'entrer en résistance.

Cet événement a ensuite des conséquences plus lointaines :

Il devient d'abord une journée de commémoration au Panthéon : tous les 17 juin dès 1967. Ce qui démontre pour Jean Moulin que le Panthéon ne fut pas le temple de l'oubli.

D'autre part François Mitterrand fait en 1983 du 17 juin une journée nationale de commémoration ce qui ne va pas sans déclencher des polémiques notamment par rapport au 18 juin.

Michel Fratissier
MCU
IUFM Montpellier

Le roi s'enfuit : la fuite à Varennes

(D'après Timothy Tackett, *Le Roi s'enfuit, Varennes et l'origine de la Terreur*, Editions La Découverte, 2004).

Comment un événement, la fuite du roi déclenche une crise politique qui fut un tournant dans la révolution française ?

L'histoire récit peut être une histoire problème. C'est ce que propose l'historien américain dans son ouvrage sur la fuite du roi.

Cette histoire récit renvoie à plusieurs interrogations :

Celle qui a trait au poids de l'événement dans le processus historique. Le temps court a reconquis sa place dans la longue durée.

L'événement renvoie ensuite à la question de la responsabilité ici directement liée à notre thème du jour : la gestion d'une crise. Les historiens se sont intéressés aux structures, aux sociétés. Mais dans ce cas ce n'est pas une responsabilité collective qu'il faut chercher mais une responsabilité individuelle, celle du roi. Le récit permet de resituer la conduite du roi, ces indécisions qui conduisent à l'échec, et son univers mental qui est le sien et qui le rend inapte à percevoir et à accepter la nouveauté révolutionnaire.

Et puis il y a ce qui est du domaine des représentations collectives. La fuite à Varennes rompt le pacte symbolique entre le roi et la nation.

C'est ce que je vous propose de comprendre en vous racontant d'abord cette fameuse suite, puis ensuite brièvement, en vous montrant comment elle déclenche une rupture lourde de conséquence.

Récit :

Longs préparatifs pour organiser la fuite du Roi et de sa famille. Très souvent le projet fut reporté à cause des hésitations du Roi.

La première difficulté était de ne pas éveiller les soupçons. Plusieurs mois furent nécessaires pour établir le plan de la fuite. Préparer les relais, imaginer où l'on disposerait les différentes calèches ou berlines...s'entourer d'hommes de confiance...

Une des premières difficultés fut de sortir du palais sans éveiller les soupçons.

Il fallait sortir séparément, sans se faire remarquer, dans un palais où pas moins de 2000 personnes allaient et venaient.

La tâche était dotant plus délicate que depuis des semaines la rumeur courait dans Paris d'une fuite probable du Roi.

Le roi et la reine suivirent donc ce jour un emploi du temps strictement identique aux jours précédents. Par exemple, la reine assista à la messe, se fit coiffer, alla se promener en voiture avec ses enfants et plusieurs courtisans au palais de Tivoli, dîna en famille, avec le frère et la sœur du roi, avant de se retirer pour la nuit.

Il avait fallu prévoir des habits pour éviter d'être reconnu : manteaux jaunes, culottes de peau et chapeaux ronds.

Trois hommes de confiance vinrent la nuit du départ par des couloirs dérobés du Louvre. Ils reçurent les dernières instructions élaborées depuis des mois. Ils ne savaient rien jusque là des projets du roi. Fersen, proche du Roi, organisa tous les préparatifs de la fuite : achat des

chevaux et des berlines, vêtements, bagages, selles, fouets, ainsi que les derniers mouvements des diverses voitures gardées dans des remises pour éviter les soupçons.

Dans le palais, la première phase de l'opération débuta dans l'après midi : le duc de Choiseul, partit en voiture gagner le relais de Somme-Vesle, où il devait rejoindre le détachement avancé de la cavalerie envoyé pour assurer la protection du roi. Il emmenait avec lui le participant le plus incongru de toute cette aventure, le coiffeur de la reine, Jean-François Autié, connu du monde entier sous le nom de « Monsieur Léonard ». Au cours des derniers jours, la reine avait réalisé qu'il était inimaginable d'affronter les rigueurs de la vie à Montmédy sans son propre coiffeur.

Le coup d'envoi du départ fut donné vers dix heures et demie. Les gouvernantes aidèrent les enfants à rapidement mettre leur nouvelle tenue. Le dauphin et sa sœur étaient tous deux habillés en fille. Après avoir préparé les enfants, les deux gouvernantes furent conduites par le garde Malden à la porte principale du palais. Elles sortirent, traversèrent la Seine et montèrent dans le cabriolet qui les attendait. Un cocher embauché pour l'occasion les mena à Claye, le second relais, où elles attendirent avec anxiété le reste de la nuit.

La reine avait soigneusement prévu sa sortie à l'heure où de nombreux domestiques sortaient du palais pour rentrer chez eux. Madame de Tourzel prit dans ses bras le prince endormi, la princesse par la main, et traversa comme si de rien n'était la cour sombre jusqu'aux voitures avec leurs lanternes allumées stationnées comme d'habitude dans la rue à l'est du palais, prêtes à emmener, ceux qui quitter les Tuileries. Fersen habillé en cochet, les attendait dans le fiacre. Il réussit à imiter admirablement le langage des cochers qu'il croisait. Le roi était censé sortir juste après Madame Elisabeth, mais à la dernière minute, La Fayette et Bailly arrivèrent sans avoir été annoncés, et Louis fut obligé de s'entretenir avec eux. Ce ne fut que vers onze heures et demie, après leur départ que le roi put faire semblant d'aller se coucher. Il se déguisa et se rendit canne à la main jusqu'au fiacre. Avec son flegme habituel, il s'arrêta dans la cour pour refermer la boucle de sa chaussure.

Ce fut la reine qui sortit en dernier. Dans certains récits, elle a failli se trouver nez à nez avec La Fayette, qui quittait le palais. Le général ne remarqua pas cette femme seule dans l'ombre, et, passé un moment d'angoisse, elle monta à son tour dans le fiacre.

Ils avaient perdu une heure sur l'emploi du temps prévu !

Ils rejoignirent comme il était prévu une berline qui les attendait dans la nuit. Ils n'arrivèrent pas tout de suite à la trouver. Si bien qu'une autre heure et demie fut perdue.

C'était la nuit la plus courte de l'année, il fallait pourtant faire vite.

Une demie plus tard la berline arrivait au premier relais de Bondy. Au relais suivant, à Claye, les voyageurs retrouvèrent les deux gouvernantes et poursuivirent leur route au complet. Au lever du soleil, peu après quatre heures du matin, le convoi traversait les plaines d'île de France et de Champagne. Il n'était pas discret : le cabriolet jaune, et la grande berline noire avec son châssis jaune, et les trois gardes du corps en livrée jaune vif, Valory ouvrant la route à cheval, Malden à la place du cocher, et Moustier à cheval fermant la marche, attiraient l'attention des gens de la campagne et des villes sur leur passage. Les tenues ressemblaient à celles du prince de Condé, le leader émigré et détesté d'une armée contre-révolutionnaire, et seigneur des très nombreuses terres de cette région.

Comme de grands et riches voyageurs le roi changeait chevaux et cochers à chaque relais. Valory partait devant pour prévenir du changement, pour que tout fut prêt à chaque relais. Il fallait dix ou onze chevaux, six pour la berline, deux ou trois pour le cabriolet, et deux pour Valory et Moustiers.

La moyenne du convoi en comptant les relais était de onze kilomètres heure.

Le temps était lourd et humide. Vers Etoges, l'une des roues de la berline heurta une borne, et quatre chevaux rompirent leurs traits. Trente à quarante cinq minutes pour la réparation furent de nouveau perdues.

A l'intérieur de la berline, la famille pique-niquait plaisamment et mangeait avec les doigts. La reine dit que La Fayette devait être bien embarrassé à présent que la fuite avait été découverte. Le roi sortit des cartes et l'itinéraire qu'il avait soigneusement préparés, et annonçait chaque village qu'ils traversaient, et chaque relais où ils allaient s'arrêter. Ce n'était que son troisième voyage en dehors de la région parisienne, le premier depuis sa glorieuse visite à Cherbourg en 1786, et il s'adonnait à sa passion de la géographie et des listes détaillées.

Dans les grandes côtes les chevaux peinaient, il fallait donc sortir de la berline. Dans le courant de la journée, le roi commença à sortir aux différents relais, pour aller se soulager. Il parlait aux gens, posait des questions, sur le temps, la moisson, comme il faisait dans sa jeunesse avec les ouvriers de Versailles.

De fait le roi fut bel et bien reconnu. Le conducteur du chariot François Picard fut persuadé de l'avoir vu au moment du changement de chevaux au relais de Montmirail. Il fut reconnu trois arrêts plus loin, à Chaintrix, par le maître de poste, Jean-Baptiste Lagny, et son gendre, Gabriel Vallet, qui avaient tous les deux assisté à la fête de la Fédération à Paris en 1790. A cet arrêt, à en croire les témoignages, toute la famille royale est descendue de la berline, a pris des rafraîchissements à l'auberge du relais, et a laissé en guise de remerciements deux petits bols en argent aux armes royales.

Arrivé à Châlons, vers quatre de l'après midi, la famille royale ne prit pas plus de précautions. La municipalité sut très vite que la famille royale était là. Mais le maire ne sut faire. Le conseil municipal ne se mit en action que quelques heures plus tard, lorsque des messages en provenance de Paris, porteurs du décret de l'Assemblée nationale exigeant que le roi soit empêché de poursuivre sa route, confirmant la nouvelle de sa fuite.

En quittant Châlons les voyageurs étaient très optimistes et pensaient qu'ils avaient surmonté le dernier obstacle important et qu'ils seraient très rapidement entre les mains du duc de Choiseul et de sa cavalerie.

Mais l'optimisme ne dura pas. En arrivant en vue du relais de Somme-Vesle, les troupes n'étaient pas présentes ! Un détachement avait bien attendu là, mais avait quitté les lieux une heure plus tôt, harcelé par les paysans ! Choiseul était parti avec ses troupes, il avait cru que la fuite n'avait pas réussi, le roi avait trop d'heures de retard sur le planning établi !

La fuite prévoyait de masser des troupes pour protéger le roi. En particulier à Montmédy. Tous ces magnifiques plans ne se déroulaient évidemment pas sur un territoire vide mais au milieu d'une population qui était loin d'être passive. Les habitants de Varennes n'étaient pas les seuls à s'inquiéter des mouvements de troupes inexplicables dans la région au cours de ce mois de juin. Il y avait une méfiance générale et les rumeurs couraient vite. Une guerre était-elle sur le point d'éclater, nous sommes aux limites de la frontière. Surtout que les troupes qui circulaient étaient faites de mercenaires, notamment Allemands. Que feraient ces soldats ?

Les habitants de Clermont au sud de Varennes, virent passer un détachement de cavalerie de 150 hommes un jour, et de 180 le jour suivant, qui, de plus, annoncèrent inopinément leur intention de s'installer la nuit.

Alors que le convoi arrivait à Sainte-Menehould et arrivait sur la grande place, les inquiétudes grandirent lorsqu'ils ne virent pas la moindre trace de Choiseul. Plus inquiétant encore les innombrables gardes nationaux qui se tenaient sur la Place Royale.

Le changement d'attelage se fit rapidement. Le maître de poste, Jean-Baptiste Drouet, entra apparemment en scène une fois que ses garçons d'écurie eurent presque terminé le changement de chevaux. A 28 ans, le plus jeune des deux frères avait servi dans la cavalerie

sept ans avant de revenir dans sa ville natale pour travailler les terres familiales et s'occuper du relais de poste de sa mère qui était veuve. Quand il vit la berline et quand il regarda attentivement les passagers il fut stupéfait de reconnaître la reine de France, qu'il avait vu une fois où sa compagnie était en garnison près de Versailles. Il n'avait pas vu le roi, mais son visage empâté à côté de la reine, ressemblait à l'image imprimée sur les billets qui venaient d'être mis en circulation. Après avoir vu les deux voitures s'éloigner, il commença à raconter à tous le monde que le roi venait de passer. Très vite la garde fit sonner le clairon. Soudain tout le monde comprit. C'était un complot. La cavalerie n'était pas venue escorter un trésor mais accompagner le roi qui fuyait ou qui avait été enlevé.

L'émeute grondait.

La municipalité prit une décision extraordinaire : si le roi avait quitté Paris, c'était pour aller à la frontière, et revenir peut-être envahir le pays à la tête d'une armée étrangère pour mettre un terme à la révolution. Les autres villes sur la route de la frontière devaient être averties. La fuite du roi devait être stoppée. Ils demandèrent à Drouet, connu pour être un des meilleurs cavaliers de la ville, de s'élancer à la poursuite du roi. Le maître de poste demanda à son meilleur ami Jean Guillaume de l'accompagner, et ils partirent à la poursuite de la famille royale, qui avait alors une bonne et demie d'avance sur eux. A l'approche de Clermont, ils rencontrèrent le conducteur du relais qui revenait avec les chevaux et qui leur dit que la berline et le cabriolet avaient quitté la grande route et se dirigeaient vers le nord. Les deux cavaliers poursuivirent leur route à travers la campagne en direction de Varennes.

Arrivé à Varennes vers onze heures la famille royale s'aperçut que personne ne les attendait. Pas d'attelage ! Alors qu'ils s'étaient garés sur le bord de la route, Drouet et Guillaume arrivaient au trot dans la ville. La famille royale connut alors une nuit d'angoisse. Le conseil municipal au début bienveillant, refusa leur départ. L'arrivée des messagers de Paris ordonnant leur retour dans la capitale fut ressentie comme une humiliation et une défaite.

Le retour du roi fut long et pénible. Il fut escorté par une foule immense, qui n'était pas hostile au roi. Les gens chantaient à la gloire du roi et de la nation. Les injures étaient destinées à la reine et aux gardes du corps. A la sortie de Sainte-Menehould, le comte de Dampierre, s'approcha de la berline et cria vive le roi en tirant au pistolet. Le comte était haï de la population locale. Plusieurs personnes le suivirent, le désarçonnèrent et le tuèrent immédiatement.

Le retour du roi va prendre plusieurs jours pour arriver à Paris. L'escorte qui suivait la berline est estimée entre 15000 et 30000 personnes. Alors que la route longeait la Marne, le cortège fut arrêté par la délégation de députés venus de Paris : Antoine Barnave (jacobin modéré), Jérôme Pétion (démocrate fervent, jacobin radical collaborateur de Robespierre), Marie-Charles de Latour-Maubourg (monarchiste et ami de La Fayette). Barnave lut le décret de l'Assemblée qui les mandatait pour assurer le retour du roi à Paris. Ce fut pour la foule massée, un nouveau moment extraordinaire de la Révolution, qui marquait clairement le transfert de souveraineté du roi à la nation.

Dans les banlieues de Paris, l'atmosphère devint nettement plus agressive. Il y eut plusieurs agressions contre la berline. Le cortège contourna les faubourgs populaires et entra dans Paris par les Champs-Élysées. Tout Paris semblait suivre le cortège. La foule restait silencieuse. Les hommes et les femmes refusèrent d'enlever leur chapeau et leur coiffe. En signe de désapprobation plusieurs compagnies des gardes nationaux avaient retourné le canon de leur fusil face à terre. A Paris contrairement à la province on n'entendit pas le traditionnel salut « vive le roi ».

Le cortège gagna les Tuileries avec grand peine. Les gardes du corps faillirent perdre la vie.

Cet événement déclenche une crise politique :

La fuite à Varennes du roi allait casser le lien qui existait encore entre lui et la nation. Le décret pris après cette évasion par l'assemblée constituante fut très mal ressenti.

La fuite du roi montre le sentiment de confiance qui animait la population à l'époque. Les initiatives prises par les municipalités pour empêcher la fuite du roi montrent le sentiment d'identité nationale qui était entrain de naître.

En choisissant de fuir à un moment critique, alors que la Constitution était presque achevée, et en reniant son serment solennel, le roi contribua largement à déstabiliser l'Etat et la société. A court terme, son comportement provoqua un profond traumatisme sur la population. En l'espace de quelques jours, tous le monde comprit que le roi n'avait pas été kidnappé, mais qu'il avait fui de son propre chef. Pour beaucoup le choc fut brutal. Ils pensaient que le roi était un bon père, et à présent ils se sentaient abandonnés, et trahis. La succession de pétitions, de défilés, et de manifestations de rue constituera un moment important de l'histoire du radicalisme parisien populaire et verra la naissance des sans-culottes. La fuite du roi a aussi considérablement renforcé les arguments des tenants de la conspiration. Jamais, il n'y avait eu plus de preuves plus flagrantes de la réalité d'une conspiration généralisée. Presque partout les prêtres réfractaires et les nobles déjà très suspects, devinrent l'objet de la plus grande méfiance. La paranoïa commençait.

Le roi devint alors le roi cochon. Cette histoire montre la dimension des peurs collectives, à la rencontre entre culture populaire et culture des élites déjà hautement politisée.

C'est la première mort du roi, celle en effigie, qui annonce la désacralisation du roi puis de toute la société.

Peu à peu prenait forme la violence en marche vers la Terreur. Car après le massacre du champs de Mars en juillet 1791, les hommes de la révolution vont connaître l'expression de pratiques répressives, une rupture avec la légalité jusque là laborieusement respectée par les constituants.

Michel Fratissier
MCU
IUFM de Montpellier